

“Le rap est encore considéré comme fait par des gens sans culture”

Sujet du jour: l'art imite-t-il la vie ou permet-il au contraire de s'en échapper? Vous avez deux heures. Et toute la documentation nécessaire, de Platon à... Young Thug. Au centre de ce qui est en train de devenir le plus long procès criminel de l'Histoire de l'État de Géorgie, le rappeur d'Atlanta est accusé d'association de malfaiteurs. Entre autres sur base de certains de ses textes. Des preuves concrètes, appuie le procureur. Des récits inventés de toutes pièces, se défend la superstar. C'est que, dans le rap, comme dans tout art, la frontière est parfois tenue entre réalité et fiction. Illustration avec *L'Enfer sur Terre*, écrit par Mohamed Magassa et Nicolas Pellion, geeks français de rap US. Sous-titré *Une décennie de rap-fiction*, le livre s'attarde sur les années 2010. Soit celles qui ont vu le rap exploser et se glisser dans la moindre repli de la pop culture. Mais aussi celles où les rappeurs -de Playboi Carti à Kendrick Lamar- ont cultivé des “narratifs” de plus en plus sombres. Ville après ville, *L'Enfer sur Terre* traverse ainsi un décor dévasté, alimentant son propos en citant aussi bien l'*Apocalypse de Jean* que Dante ou Lovecraft. Explications.

Dès le départ, le rap a joué le grand écart entre chronique sociale -The Message de Grandmaster Flash- et fantaisie -les frasques de Run DMC. Comment cette tension a-t-elle évolué?

Nicolas Pellion: Dans les années 90, on revendiquait une certaine authenticité. On faisait de l'art, mais pour transmettre quelque chose de réel. Aujourd'hui, on a l'impression que c'est presque l'inverse. Il s'agit toujours d'évoquer une certaine réalité, mais en prenant le parti de la raconter à travers des histoires complètement fantasmées, voire des albums concepts. Paradoxalement, ces rappeurs réussissent à être parfois

plus “concrets”, plus proches d'une certaine vérité, que ceux qui clamaient leur réalisme, il y a 20, 30 ans. **Vous centrez votre propos sur la décennie 2010. Comment expliquez-vous que l'usage de la fiction y a pris autant de place?**

N.P.: Une des hypothèses est de se dire que la réalité elle-même est devenue parfois tellement surréaliste que le passage par la fiction permet de mieux la faire passer. voire de mieux la comprendre, la digérer. A fortiori le réel américain, qui est assez dingue. Après, on peut aussi simplement se dire qu'il y a chez les rappeurs l'idée de faire une sorte d'apologue. De cacher leur message à l'intérieur d'une allégorie, qui le rend plus accessible à ceux qui ne sont pas en contact avec la réalité dont ils veulent parler.

Des fake news aux réalités virtuelles, on a aussi l'impression que c'est durant ces années 2010 que

“Quand un rappeur parle de meurtres, ou de trafics de drogue, on part du principe que ce sont des aveux”

les limites entre réel et fiction sont devenues toujours plus floues...

Mohamed Magassa: Un rappeur comme Drakeo the Ruler, par exemple, a écrit une trilogie autour de la

vérité. C'était quelqu'un qui utilisait des expressions très cartoonesques pour exprimer son vécu dans les rues de Los Angeles. Mais en même temps, il l'a payé de sa vie (*en 2021, Drakeo The Ruler a été poignardé à mort, NDLR*). Il a refusé de rejoindre un gang, de prendre parti entre les Crips et les Bloods, et a été tué pour ça. C'est assez surréaliste. Mais quand on analyse le rapport entre la fiction et le réel assez pur du rap américain, il faut bien constater que les frontières restent poreuses...



MOHAMED MAGASSA & NICOLAS PELLION

1985 Naissance de Mohamed Magassa

1987 Naissance de Nicolas Pellion

2019 Dans la foulée du collectif Fusils à pompe, création du podcast du même nom, consacré au rap US.

2024 *L'Enfer sur Terre – Une décennie de rap-fiction*, publié aux éditions Audimat

C'est comme une protection.

Les rappers utilisent la fiction pour décrire une réalité très lugubre. Jouent-ils également sur la forme?

N.P.: Tout à fait. À Atlanta, 21 Savage, par exemple, a adapté son flow pour qu'on ait l'impression d'entendre un serial killer ou une espèce de poupée tueuse. Il débite très lentement, en jouant avec le grain de sa voix.

M.M.: Même chose dans les productions. Les années 2010 ont été dominées par des morceaux très minimalistes qui utilisent des accords mineurs, très sombres, évoquant une musique de film d'horreur, presque à la Carpenter.

Certaines voix, y compris parmi la communauté noire, critiquent ce qu'elles considèrent comme une glamourisation de la violence. Et de parler même d'une forme de voyeurisme, voire d'exploitation par le capitalisme blanc de la réalité et de la souffrance afro-américaines.

N.P.: À nouveau, c'est l'idée que frontière entre fiction et réalité reste fine. Et que ce qui est raconté a à la fois des origines et des conséquences réelles. Aujourd'hui, tout le monde écoute du rap. C'est devenu une commodité, que l'on peut passer en musique de fond, en lançant une playlist Spotify, de manière très détachée. Alors que parfois, il s'agit d'un gamin de 18 ans qui est en train de raconter que son ami s'est fait assassiner en bas de chez lui. C'est pour ça qu'on rappelle souvent que, même si on parle d'un art, dont on peut tirer du plaisir, ce n'est pas non plus juste de la fiction. Il ne faut jamais oublier ce qu'il y a derrière. ●

ENTRETIEN LAURENT HOEBRECHTS

N.P.: Que ça se joue d'ailleurs dans la rue, ou dans les tribunaux. On le voit encore avec le procès de Young Thug. Sa défense est de dire que les textes sur lesquels s'appuie l'accusation tiennent du registre de la fiction et de la création artistique.

On dénie encore au rap ce statut?

N.P.: Ça nous a frappés en faisant le bouquin. Par exemple, quand on a découvert Chief Keef, on entendait à l'époque beaucoup de rumeurs sur le fait qu'il était autiste. Simplement parce que sa musique est répétitive, et repose sur l'utilisation de gimmicks. Comme c'est un rappeur, issu d'un quartier pauvre, l'hypothèse n'a jamais été que ça pouvait être simplement une démarche artistique. La musique était forcément le symptôme de quelque chose. À cet égard, le rap est encore considéré comme de l'art brut, fait par des gens qui n'ont pas de culture. Il serait juste le résultat soit d'un contexte, soit d'une maladie mentale, etc. Donc, quand des artistes parlent de meurtres, ou de trafics de drogue, on part du principe que ce sont des aveux. C'est aussi pour ça qu'il y a une surrenchère du côté fictionnel. Comme on leur refuse le statut d'artiste, ils vont exagérer cette dimension.